

Le terme « travail » pouvant être employé dans des contextes différents, nous l’aborderons tout au long de cette étude uniquement dans le cadre d’une activité humaine rémunérée. Provenant du latin *tripalium* signifiant instrument de torture, le mot désigne en effet étymologiquement l’effort, l’application nécessaire pour faire quelque chose afin d’obtenir un résultat. Dans la pensée occidentale antique, le terme latin *labor* (ayant donné « labeur » en français et *lavoro* en italien) tout comme le terme grec *ponos* désignent également la peine. Le travail lie ainsi un effort à un résultat et jusqu’au Moyen Âge on distingue ainsi ceux qui travaillent de ceux qui ne travaillent pas : le travail est jugé comme une activité indigne réservée aux seuls serfs, les activités politiques, militaires ou religieuses des hommes libres n’étant nullement pensées comme travail.

Le sens du mot « travail » a ensuite sensiblement évolué au cours des siècles. Toutes les activités humaines seront considérées comme un travail, et le concept de fonction, d’emploi, remplacera la notion d’effort. Progressivement le travail finit par désigner l’« œuvre », ce dont témoigne le terme anglo-saxon *work*, issu du grec. À partir du XVI^e siècle, la pensée occidentale valorisera alors totalement le travail qui devient à la fois une vocation et une activité permettant à l’individu d’exister et de s’intégrer dans la société.

L’apparition de la condition salariale et du mercantilisme au XVIII^e siècle sont le point de départ d’un nouveau statut du travail qui perdure jusqu’à nos jours : l’on ne travaille plus pour accomplir une œuvre mais pour créer une valeur, pour se procurer de quoi vivre. Les notions de « marché » et de « valeur d’échange » prennent alors une place centrale. Le plaisir et la nature du travail ne résident donc plus dans l’acte lui-même mais dans le revenu qu’il fournit.

À partir des XVIII^e et XIX^e siècles, le travail réorganise tout le système social : basé sur la distribution des revenus, il permet l’émergence d’une bourgeoisie. En ce sens, il devient libérateur puisqu’il va de pair avec la remise en question du régime aristocratique et de ses privilèges : l’individu peut enfin aspirer à une condition autre que celle qui lui est conférée à la naissance. Marx¹ dénonce néanmoins le caractère aliénant du travail désormais au centre des activités sociales, travail axé sur le morcellement des tâches et le gain de productivité qui, paradoxalement, rend le travail plus rare pour les individus.

¹ Karl Marx (1818-1883), philosophe, économiste et homme politique allemand dont l’œuvre majeure est *Le Capital*.

[...]

À la fin du XX^e siècle, les progrès de la technique étaient pourtant tels que certains théoriciens du travail, comme Jeremy Rifkin², développent la thèse que l'homme n'aura plus besoin de travailler pour vivre. Comment alors apprendre à vivre sans travailler ? L'idée d'une civilisation des loisirs, où l'homme s'affranchit définitivement de l'aliénation du travail, émerge ainsi, mais elle est rapidement balayée par la vague de chômage des années 1990. Certes, les chômeurs ont la possibilité de vivre un certain temps sans travailler grâce aux revenus issus de la solidarité collective, mais, privés d'emploi, ils sont loin de se satisfaire de cette situation qui les mutile sur le plan social : le travail ne se réduit donc pas à une conception exclusivement économique. Du reste, c'est à cette même époque que certains philosophes ou sociologues comme Dominique Méda³ préconisent la redécouverte des anciennes valeurs du mot « travail » et la revalorisation d'autres activités que les activités purement salariales (familiales, politiques, etc.) qui confèrent à chacun un sentiment de réelle utilité. Le latin ne nous enseigne-t-il pas que le contraire du loisir (*otium*) n'est pas le travail mais le sérieux des affaires, le risque de l'entreprise (*negotium*) ?⁴

² Jeremy Rifkin, économiste américain né en 1945, auteur entre autres ouvrages de l'essai *The End of Work : The Decline of the Global Labor Force and the Dawn of the Post-Market Era* (1995), traduit par Pierre Rouve en français sous le titre *La fin du travail* (Éditions de La Découverte, 1996), qui pose comme postulat qu'il existe une relation inversement proportionnelle entre l'évolution de la productivité d'une économie et celle de ses emplois qui sont condamnés à disparaître en grande partie en raison de l'informatisation.

³ Dominique Méda, *Le Travail*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2004.

⁴ La plupart des sources sont tirées d'un article de C. Baudry, « La valeur du travail depuis l'Antiquité » paru dans *Le Monde* du 21 Mai 2003.